

GAUGUIN, JEU DE RÔLES

Le premier autoportrait de Gauguin a été peint en 1878. Le dernier en 1903. Il porte une toque dans le premier, des lunettes dans le dernier. Mais, entre l'un et l'autre, il s'est souvent représenté « en »... Qui donc a été, ou a voulu être, Paul Gauguin ? Ses autoportraits seraient-ils des confidences, des aveux, peut-être ? Cela n'exclut pas qu'il ait voulu qu'ils soient des provocations.

■ PAR PASCAL BONAFoux

Gauguin l'alchimiste

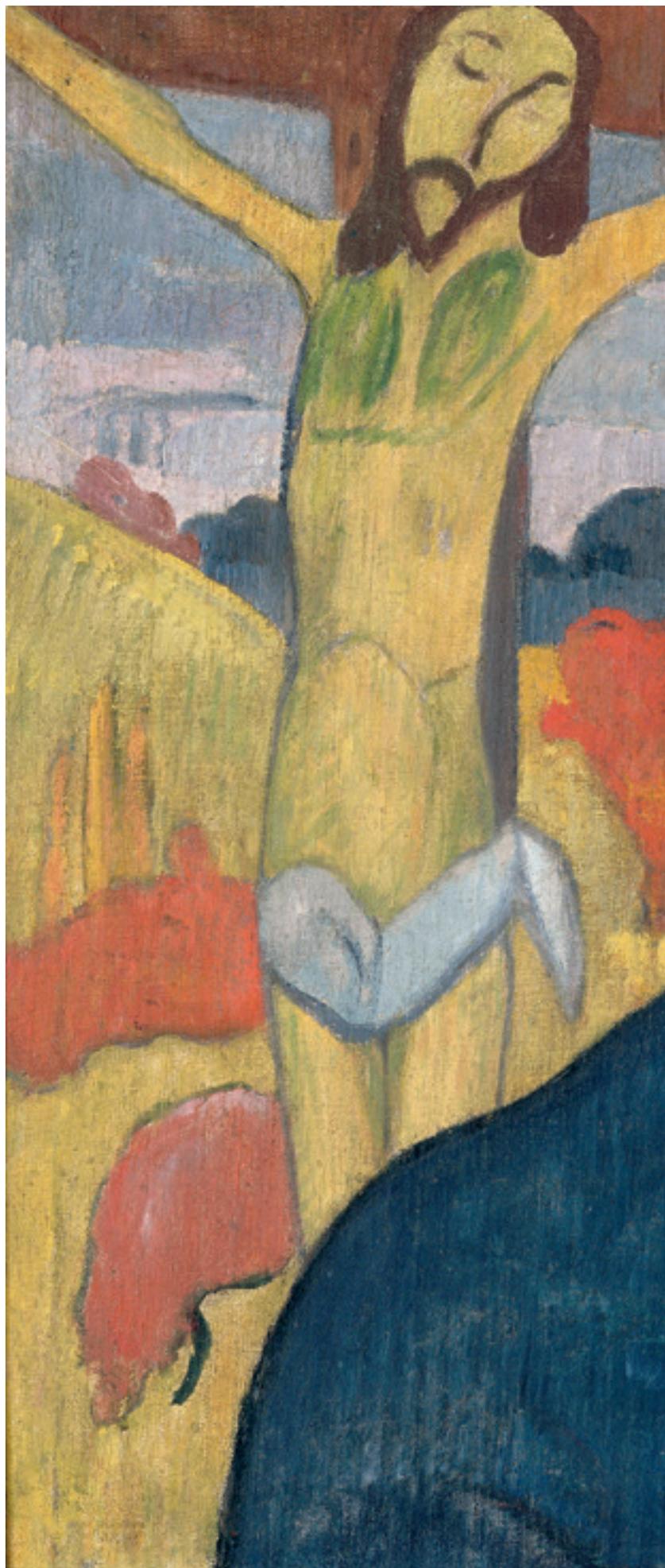
Grand Palais, Paris

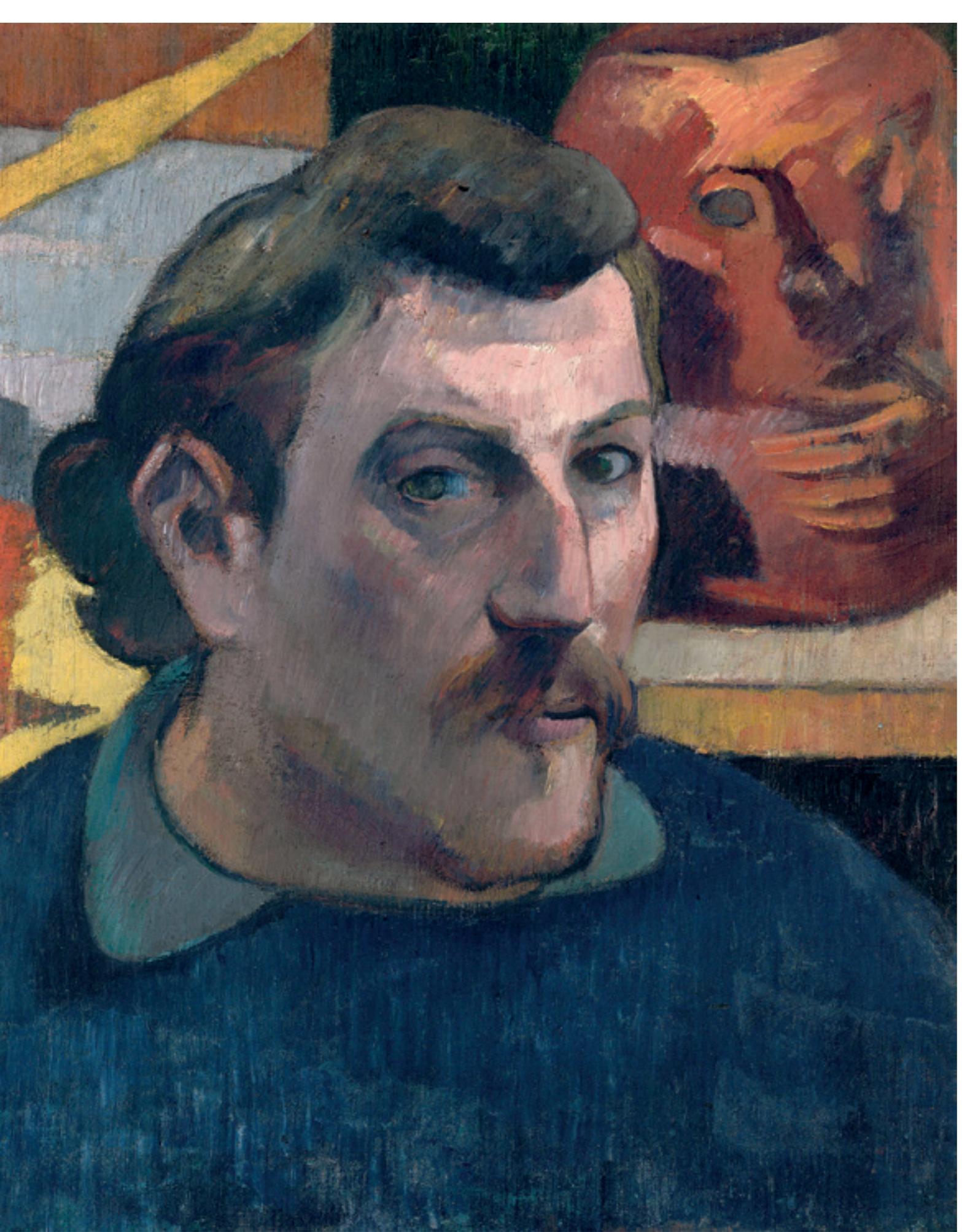
Du 11 octobre 2017 au 22 janvier 2018

Commissariat : Claire Bernardi
et Ophélie Ferlier-Bouat

Lorsque, le 10 avril 1879, s'ouvre la 4^e *Exposition de peinture* de ces peintres qui ont été qualifiés d'« impressionnistes » cinq ans plus tôt par le critique Louis Leroy, on découvre pour la première fois parmi eux un certain Paul Gauguin. Il est alors encore employé chez le banquier André Bourdon, 21 rue Le Peletier, après avoir été agent de change rue Laffitte, chez Bertin. Il n'est pas évident qu'il puisse renoncer un jour à ce métier qui lui permet, en cette année 1879, de gagner 35 000 francs et d'acheter des toiles de Pissarro qu'il a accepté de prêter pour cette quatrième exposition. Ce jeune homme de trente et un ans, croit-on savoir, fait de la

Portrait de l'artiste au Christ jaune.
1890-1891, huile sur toile, 38 x 46 cm.
Musée d'Orsay, Paris.





peinture tous les dimanches depuis 1873 et a été admis au Salon de 1876. Il aime à rappeler ce qu'a pu être une conversation avec Manet auquel, humblement, il avait dit : « Oh ! je ne suis qu'un amateur. » Manet lui avait alors répondu : « Que non !... Il n'y a d'amateurs que ceux qui font de la mauvaise peinture. » Et Gauguin de confier : « Cela me fut doux. »

Le sourire ébauché sur le premier des portraits qu'il peint de lui-même en 1878 est donc celui d'un « amateur », d'un peintre du dimanche... Ce dont ni la toque sombre dont il est coiffé, ni la courte barbe à deux pointes peintes à l'aplomb du col d'une chemise blanche au col relevé n'est un indice. S'il admire Degas comme il admire Pissarro, et si Pissarro l'a convié à participer à l'exposition, peut-il prétendre être un impressionniste ? Sa peinture alors n'en a que de prudentes apparences. Mais, en cette année 1879, l'adjectif *impressionniste* que Renoir avait imposé lors de l'exposition de 1877 était écarté des affiches et remplacé par celui d'*indépendant*... Pour participer encore aux expositions en 1880, 1881 et 1882, il peut espérer compter parmi ceux qui, impressionnistes ou indépendants qu'il importe, font parler d'eux. Ne serait-ce que par la raillerie et le dédain que leur peinture provoque.

Ce qui est loin de lui être indifférent. Le public des amateurs doit savoir qu'il existe. Si, à Pontoise, Gauguin a pu rencontrer Cézanne dont on s'accorde à dire qu'il est un élève de Pissarro, la dispersion du groupe dans les premiers mois de l'année 1881 semble signifier que le temps des combats solidaires est achevé. Cette solidarité est le dernier des soucis de Gauguin. Après s'être étonné de ce que Paul Durand-Ruel continue d'acheter avec autant de régularité des œuvres de Monet et de Sisley « qui font des tableaux à la vapeur », il affirme dans une lettre à Pissarro, alors que l'on en est aux préparatifs d'une nouvelle exposition indépendante pour 1882, avoir trouvé le lieu qui conviendrait : « Je crois que si Degas ne met pas trop de bâtons dans les roues, c'est une occasion superbe pour faire notre exposition. » L'« occasion superbe » est écartée et l'exposition se tient au bout du compte chez Durand-Ruel, au 6 rue Le Peletier. Ce qui n'empêche pas Gauguin de vouloir croire qu'il a un rôle décisif... Dans le temps où se prépare la 7^{ème} exposition – elle ouvre le 1^{er} mars 1882 au 251 de la rue Saint-Honoré dans le salon du Panorama de Reichshoffen –, Édouard

Manet informe scrupuleusement jusqu'au dernier moment sa belle-sœur, Berthe Morisot, de chaque épisode de sa préparation : « Je viens d'avoir justement la visite du terrible Pissarro qui m'a parlé de votre exposition prochaine. Ces messieurs n'ont pas l'air de s'entendre... Gauguin joue les dictateurs. » L'agacement qu'il provoque est loin d'être terminé...

Dans les années qui suivent, tombent les uns après les autres les jugements les plus implacables. Le 31 octobre 1883, Pissarro, qui vient de recevoir une lettre de Gauguin, écrit à son fils : « Décidément, Gauguin m'inquiète ; lui aussi est un terrible marchand, du moins en préoccupation. [...] Que va penser Gauguin quand je vais lui dire la conversation que j'ai eue avec Monet à propos d'expositions à Paris : pour la négative absolue ; c'est aussi l'idée de Renoir. Le Parisien en est saturé, restons tranquilles. Je crois qu'en effet, nous en avons assez. Mais, nous dira Gauguin ! En effet, il a sa réputation à faire ! »

Dix ans plus tard, en 1893, Pissarro n'a plus la moindre illusion. À son fils : « Gauguin a une exposition en ce moment qui fait l'admiration des hommes de lettres, ils sont paraît-il enthousiasmés, les amateurs sont déroutés et perplexes. Quelques peintres, me dit-on, sont unanimes à trouver cet art exotique trop pigé aux canaques, il n'y a que Degas qui admire ; Monet, Renoir trouvent cela tout bonnement mauvais... [...] Gauguin certainement ne manque pas de talent, mais quel mal il a à se ressaisir, il est toujours à braconner sur les terrains d'autrui, aujourd'hui il pille les sauvages de l'Océanie ! » La réaction de Renoir est la même. Il confie : « Je ne pouvais supporter la peinture de Gauguin. Ses Bretonnes ont l'air anémiques. » Et d'ajouter encore : « Pourquoi aller chercher en Océanie ? On peut si bien peindre aux Batignolles. » Et Cézanne d'affirmer quant à lui : « Gauguin n'était pas peintre, il n'a fait que des images chinoises. » Lettre de Pissarro à son fils du 28 février 1895 : « Gauguin qui est le chef de file vient de subir un échec désastreux, sa vente a été très mauvaise. Sans Degas, qui a acheté quelques toiles, c'eût été encore pire. À propos de Gauguin, j'ai causé avec Degas dernièrement. Il me disait ceci qui est typique : “ Mon cher, j'ai un certain goût pour ce qu'il fait malgré que j'y vois très bien ses trucs. ” “ Parbleu”, lui ai-je dit, “ moi aussi je vois très bien que Gauguin a du talent, ne vous l'ai-je pas dit dans le temps, mais avouez qu'il fait trop le malin. ”



Le Christ au jardin des Oliviers. 1889, huile sur toile, 72,4 x 91,4 cm. Norton Museum of Art, West Palm Beach.

Comme c'était du reste l'avis de Degas dans le temps. » Dans le temps...

En 1885, Gauguin dessine l'un de ses premiers autoportraits. Il se représente de profil au-dessus des têtes de membres de sa famille qui émergent d'une soupière. Et sur celle-ci, il écrit le mot *mélasse*. Rien ne va plus. De Copenhague où il est allé rejoindre sa femme Mette, il écrit à son ami Schuffenecker : « Je suis ici plus que jamais tourmenté d'art et mes tourments d'argent aussi bien que mes recherches d'affaires ne peuvent m'en détourner. » Au cours de la même année 1885, il se peint devant son chevalet. Voudrait-il alors mettre en évidence que, malgré ces tourments, il est peintre, il n'est plus que peintre ? Mais une main crispée sur un pinceau au-dessus d'une palette qui passe derrière la toile posée sur le chevalet, la pente d'une mansarde derrière sa tête, sont-elles les preuves les plus pertinentes de sa détermination à prendre place parmi la longue liste de ceux, célèbres, qui sont représentés de la même manière, en train de peindre ? Et se représenter comme tant

d'autres l'ont fait, est-ce affirmer sa singularité ? Il lui reste, pour l'affirmer, à se parer, à « jouer des rôles ».

Pour l'autoportrait qu'il dédicace « à l'ami Carrière », il porte un gilet breton. Quel meilleur moyen d'évoquer les années passées à Pont-Aven et au Pouldu ? Il modèle un pichet pour un autre autoportrait. Quel meilleur moyen de mettre en évidence qu'il se veut « inca », « indien » à cause de ce « bec d'aigle » qui a été remarqué dès son arrivée au Pouldu ? On n'a pas manqué d'y déceler que « la base de son caractère était un cynisme féroce, l'égoïsme du génie qui considère le monde entier comme un proie vouée à la glorification de sa puissance ». C'est une même blouse bretonne qu'il porte dans l'atelier de la rue Vercingétorix. Mais sous les combles qui tracent une diagonale derrière le chapeau dont il s'est coiffé, c'est la toile *Manau tupapau* qui est accrochée au mur, à l'aplomb d'un paréo bleu et jaune. Histoire de tenir tête à ceux qui l'accusent d'aller piller, braconner en Océanie. Histoire de « faire le malin »... Il sculpte une tête, la sienne, celle de « Gauguin le sauvage » où



il se veut « tel un artiste entrevu par Dante dans sa visite de l'enfer. Pauvre diable ramassé sur lui-même, pour supporter la souffrance ». La souffrance encore : pourquoi, dans l'autoportrait intitulé *Les Misérables* qu'il envoie à Vincent Van Gogh, ne pas préciser dans la lettre qui accompagne la toile qu'il y porte « le masque de bandit mal vêtu et puissant comme Jean Valjean qui a sa noblesse et sa douceur intérieure ». Il précise : « Et ce Jean Valjean que la société opprime mis hors-la-loi, avec son

amour, sa force, n'est-il pas l'image aussi d'un impressionniste aujourd'hui ? Et en le faisant sous mes traits, vous avez mon image personnelle ainsi que notre portrait à tous, pauvres victimes de la société, nous en vengeant en faisant le bien... » La souffrance toujours. Et pourquoi se priver de se représenter en Christ au mont des Oliviers ? Et encore « près du mont des Oliviers » ? Et pourquoi, dans le temps où l'on veut affirmer le Synthétisme, si on a écrit au plafond du Pouldu *Vive la sintaize*, ne pas peindre



une auréole à l'aplomb de sa propre tête ? Et, autre piteux jeu de mots – après tout, on y a écrit aussi *Oni soie qui mâle y panse* –, se vouloir saint Thèse, apôtre d'un art nouveau qui aurait résisté aux pommes de la tentation, au serpent satanique qui passe entre ses doigts ? Et pourquoi, avec un *Bonjour, monsieur Gauguin*, se priver d'affirmer que l'on va marquer l'histoire de la peinture comme Courbet ? Et pourquoi, encore, en se représentant devant un Christ jaune, ne pas mettre en évidence qu'être artiste, c'est

devoir être sacrifié comme Il a pu l'être ? Qui est, qui a été Paul Gauguin ? Il faut l'admettre, ce ne sont pas les portraits qu'il a dessinés et peints de lui-même qui donnent la réponse... ■

Portrait de l'artiste. 1893-1894, huile sur toile double face, 46 x 38 cm. Musée d'Orsay, Paris.

Manaò tupapaù (L'Esprit veille), dit aussi *L'Esprit des morts veille*. 1892, huile sur toile de jute marouflée sur toile, 73 x 92 cm. Collection A. Conger Goodyear, Albright-Knox Art Gallery, Buffalo.